

II
L'ART DES XI^e ET XII^e SIÈCLES
EN RÉGION MOSANE ET DANS L'AIRE
D'INFLUENCE RHÉNO-MOSANE

**Entre passé et avenir,
les églises de fondation notgérienne à Liège**

C'est à Notger, évêque et prince d'Empire d'origine souabe, que la région mosane – dans les limites de l'ancien diocèse de Liège du moins – doit l'efflorescence de son architecture, à la fin du x^e siècle. En effet, dès le début de son épiscopat, en 972, il se montra entre autres, préoccupé d'urbanisme et grand constructeur. Ainsi transforma-t-il la ville de Liège pour des siècles en y élevant maints édifices, en la dotant d'une première enceinte et en développant le quartier neuf de l'île. C'est d'ailleurs dans celui-ci qu'il allait faire bâtir une demeure où il résida souvent et décéda sans doute. Cette *domus* plus modeste que le palais épiscopal, jouxtait l'église Saint-Jean, sorte de collégiale privée que Notger aurait fondée en expiation de la destruction d'une autre église Saint-Jean, rasée sur son ordre lors du siège de la place

forte de Chèvremont. C'est cette faute qu'évoque l'inscription du célèbre ivoire dont Notger fut le commanditaire et qui le représente genoux en terre : EN EGO NOTKERVS PECCATI PONDERE PRESSVS AD TE FLECTO GENVV QUI TERRES OMNIA NVTV (« Voici que moi, Notger, courbé sous le poids du péché, je me mets à genoux devant toi qui fais trembler l'univers d'un geste. »)

Quoi qu'il en soit, il semble que cette collégiale ait été entamée assez tôt dans son épiscopat et achevée, ou du moins bien avancée, pour sa dédicace vers l'an mil. Et sa conception, intéressante, mérite qu'on s'y arrête, même s'il n'en subsiste plus aucun vestige apparent. Par chance toutefois, on peut se faire une idée assez précise de sa volumétrie, l'église

Liège. Saint-Jean. Gravure de R. Leloup (1737)



Vue de l'Eglise de S^t Jean en Isle à Liège,

du ^{xviii} siècle ayant très vraisemblablement été élevée sur ses fondations. Ainsi peut-on présumer que l'ancienne collégiale était déjà construite sur plan centré, comme c'est le cas de l'édifice de style classique. Si l'on se base sur les sources anciennes – iconographiques et textuelles – on peut même avancer que l'édifice notgérien comportait un octogone central surmonté d'une coupole et entouré d'un bas-côté au pourtour plus ou moins circulaire, avec un chœur à chevet plat légèrement saillant. Le prototype saute immédiatement aux yeux : l'église Saint-Jean s'inspire directement de la chapelle palatine d'Aix, élevée par Charlemagne un peu avant 800. Loin d'être un exemple isolé de cette filiation, le message que ce parti véhicule est tout aussi évident. Il fonde visuellement le pouvoir de Notger en rappelant symboliquement ce que l'idéologie impériale dont il était le propagateur et le garant devait à son prestigieux ancêtre. Sans doute n'était-ce pas tout à fait un hasard non plus si cette église était destinée à devenir le mausolée de Notger comme la chapelle aixoise avait été celui de Charlemagne. Même le péristyle occidental destiné aux chanoines, transformé en cloître, n'est pas sans rappeler l'atrium de la chapelle palatine. Toutefois la fonction de ces espaces étant différente, l'analogie se limite à une impression globale. C'est de cet endroit que l'on a la meilleure vue sur l'avant-corps, seule partie du ^{xi} siècle. Hélas, cet élément nettement postérieur à l'ère notgérienne, a été fort dénaturé. Il impressionne toutefois encore par la masse austère de son coffre exhaussé, cantonné par deux lourdes tourelles d'angle. Cette église se prévaudrait-elle seulement de

sa référence à la chapelle aixoise, qu'elle susciterait déjà un légitime intérêt. Mais ce serait sans compter sur le symbolisme qu'il semble qu'on puisse prêter à sa situation par rapport à d'autres églises fondées ou reconstruites par Notger. Ainsi, suivant la *Vita Notgeri* (« La Vie de Notger »), rédigée à la fin du x^e siècle, la collégiale Saint-Jean aurait été fondée là où elle est, de façon à ce qu'il y eût un lien symbolique et visuel entre elle – consacrée au disciple préféré du Christ, Jean – et la cathédrale Saint-Lambert, en pleine reconstruction, où la Vierge était particulièrement honorée. Et ce, en référence à un passage de l'Évangile selon saint Jean dans lequel le Christ, avant de mourir, recommande Jean à Marie et Marie à Jean. En effet, on lit dans la *Vita* : (Notger) « édifia l'église sur une éminence de l'île, juste en face de la cathédrale Saint-Lambert dont Notre Dame était la patronne principale, afin que l'apôtre préféré, que le Christ du haut de sa croix avait donné pour fils à la Vierge, eût toujours la vue de sa mère et que le gardien de Marie fût toujours gardé par elle ». Et effectivement, au Moyen Âge, quand les maisons étaient encore basses et clairsemées, le lien visuel entre les deux édifices devait être évident. On peut toutefois se demander si cette correspondance symbolique doit être réellement imputée à Notger. La référence appuyée à la Vierge trahirait plutôt une époque – celle pendant laquelle fut rédigée la *Vita* – où le culte marial s'était considérablement développé. Peut-on par ailleurs considérer comme on le fait parfois, que le triangle imaginaire formé par la cathédrale, Saint-Jean et Sainte-Croix – autre fondation notgérienne – devait suggérer celui qui réunissait à Jérusalem,

les trois édifices majeurs du site de la Passion ? En tout cas, l'hypothèse est séduisante. On sait en effet qu'il n'était pas rare, à l'époque ottonienne, que des églises fussent implantées les unes par rapport aux autres de manière à former par exemple une croix (*in modum crucis*). Cela s'est fait à Bamberg (Souabe), Hildesheim, Goslar (Basse-Saxe) et Utrecht. Pourquoi dès lors s'interdire de penser qu'on a pu concevoir un autre type d'implantation sur le modèle du lieu le plus saint de la chrétienté ? Ainsi nous semble-t-il plausible que Notger, qui avait reçu une parcelle de la Vraie Croix, ait voulu associer symboliquement la rotonde de l'Anastasis qui abritait le Saint Sépulcre à la rotonde liégeoise, l'église du Calvaire à l'église Sainte-Croix et la basilique d'époque constantinienne à la cathédrale Saint-Lambert. La topographie hiérosolomytaine n'était en tout cas pas méconnue en pays mosan dans le haut Moyen Âge : on sait que deux copies du plan carolingien du pèlerin Arculphe y circulaient, dont une du XI^e siècle est toujours conservée à Namur. Par ailleurs la ville de Jérusalem continuait à être au centre de la spiritualité et de la liturgie par le biais de l'image apocalyptique de la Jérusalem céleste (*Apocalypse*, 21). Autant de raisons donc d'accréditer cette hypothèse.

En tout état de cause, nous ne saurions trop conseiller d'aller à pied d'une fondation notgérienne à l'autre. C'est notamment un excellent moyen de percevoir le rapport de proximité sur lequel sont fondés les liens visuels et symboliques dont on vient de parler. En marchant, on prend également conscience des dimensions de la cité médiévale en gardant à l'esprit que le bourg de l'île était hors

rempart. Enfin, on évalue mieux la situation des différents édifices. Après avoir gravi les pittoresques escaliers qui mènent au Publémont, on est à même d'apprécier à sa juste valeur la position dominante de l'église Sainte-Croix, par rapport au site de la cathédrale et à Saint-Jean. La visite proprement dite des lieux réserve aussi d'heureuses surprises à qui ne se laisse pas trop accabler par la cruelle absence de la cathédrale Saint-Lambert. Outre l'intérêt de l'édifice gothique pour lui-même, on notera la présence à l'extérieur, d'un petit pan de mur qui remonte peut-être à l'époque notgérienne : c'est la première chose que l'on aperçoit avant de franchir le seuil de l'unique galerie du cloître qui mène à l'entrée actuelle de l'église. La présence du *Westbau* avec abside occidentale, construit au début du XIII^e siècle révèle par ailleurs un fort attachement aux formes du passé. C'est que l'architecture ottonienne avait marqué – on va le voir – les esprits pour longtemps.

Hélas, de la cathédrale, entreprise en 980 et consacrée en 1015, sept ans donc après la mort de Notger, il ne reste rien. On a toutefois dégagé une partie de ses fondations sous celles des constructions qui lui ont succédé : elles sont visibles aujourd'hui dans l'Archéoforum dont on conseille vivement la visite. Et il n'en faut pas davantage pour se convaincre de l'originalité de son plan. En effet, la cathédrale notgérienne fut après l'abbatiale de Memleben (Saxe), fondée en 975, la première église à présenter un dédoublement de presque toutes ses parties, ce qui constitue la grande originalité de ce type de monument à l'époque ottonienne. La précocité de ce parti apparaît encore mieux quand on sait que

sa conception ne doit sans doute rien à l'exemple saxon ni à quelque autre antécédent. La construction quasi simultanée de ces deux églises de conception spatiale si proche, doit plutôt s'interpréter comme une rencontre née de besoins liturgiques identiques exprimés dans un même cadre idéologique : celui de l'entourage impérial, soucieux de se situer dans la tradition carolingienne et de faire œuvre de prestige. C'est dans le milieu de la *Hofkapelle* « Chapelle palatine ») d'Aix où se tenaient régulièrement les synodes, que ce type de plan a dû s'élaborer, avant d'être réalisé très précocement à Liège et de se retrouver dans toute l'aire d'influence germanique. Voyons maintenant en quoi il consistait.

Saint-Lambert, comme toutes les grandes églises sur plan axial situées dans l'orbite impériale, comportait une large nef flanquée de bas-côtés terminée à chaque extrémité par deux chœurs opposés : le chœur principal à l'est et le « contre-chœur » à l'ouest. Leur présence, justifiée par des fonctions essentiellement liturgiques était récurrente depuis l'époque carolingienne. Sous chacun de ces chœurs légèrement surhaussés, se développait une crypte souterraine. Tout aussi traditionnel était le transept oriental. Par contre, ce qui était neuf, c'était son symétrie à l'ouest. Le caractère bicéphale de l'édifice était encore accentué par le dédoublement des *atria*. Par contre, les tours accostées de tourelles d'escalier qui flanquaient la façade de l'avant-corps (appelé aussi *Westbau* ou massif occidental), n'avaient sans doute pas leur équivalent au niveau du chœur oriental. L'adjonction du transept occidental – logique à partir du moment où l'usage d'un sanctuaire se



maintenait – mais neuve dans les faits, s’accompagnait d’autres choix spécifiques. Ainsi, les transepts étaient-ils de volume voisin et particulièrement amples. Mais alors que celui de l’ouest était doté de chapelles orientées rectangulaires, des absidioles en hémicycle étaient placées aux extrémités des bras du transept oriental. Enfin, immédiatement greffée sur ce dernier, l’abside semi-circulaire conférait au chœur une allure trapue du fait de l’absence d’un presbyterium. Comme on va le voir, plusieurs de ces caractéristiques se retrouveront, dans les grandes églises dont la construction allait s’échelonner dans la première moitié du XI^e siècle.

La grande architecture au XI^e siècle

Sur le sol belge, deux édifices importants au moins furent conçus de manière assez proche de la cathédrale notgérienne : l’abbatiale de Sint-Truiden (Limbourg), de la crypte orientale de laquelle les soubassements ont été exhumés et sont visitables, et la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles (Brabant wallon). Détruite en grande partie pendant la guerre, celle-ci a retrouvé ses formes ottoniennes après une reconstruction consciencieuse. C’est donc vers elle qu’il faut diriger ses pas si l’on veut tout à la fois se faire une idée concrète de ce qui a été dit à propos de la cathédrale Saint-Lambert, et découvrir un monument remarquable par son harmonieuse sobriété et sa monumentalité. Il faut toutefois abstraire l’avant-corps occidental, restitué dans la forme qu’il devait présenter dans la deuxième moitié

du XII^e siècle – ce qui lui vaut d'être évoqué dans une section ultérieure. Pour le reste, la collégiale dont l'édification fut entamée au début du XI^e siècle, et qui fut consacrée en 1046 en présence de l'empereur Henri III, présente un aspect globalement homogène. Le caractère imposant de l'édifice s'explique par le fait que le Chapitre noble de Sainte-Gertrude de Nivelles était, par tradition, proche de la famille impériale. Ne remontait-il pas à une fondation des Pippinides, ancêtres des Carolingiens ? Gertrude, la première abbesse du monastère, était la propre fille de Pépin l'Ancien. À cet égard, l'église que l'on voit aujourd'hui et qui porte son nom, n'est autre que celle qui succéda au terme de plusieurs remaniements, à la chapelle funéraire dans laquelle elle avait été inhumée. Des vestiges mérovingiens et carolingiens sont encore visibles et accessibles, dans son sous-sol aménagé.

Quand on étudie le plan de l'église, sa proximité avec celui de la cathédrale notgérienne saute aux yeux. Seuls éléments discordants mais récurrents dans l'architecture ottonienne : la volumétrie inégale des transepts et la présence de volumes rectilignes dans une région orientale plus développée. En dehors de cela, on observe un même dédoublement des parties et plusieurs caractéristiques communes comme l'existence de chapelles orientées sur les bras du transept occidental. Ici aussi la soudure des deux espaces culturels est matérialisée par l'arc diaphragme qui soutient les murs latéraux. Quant à l'élévation intérieure à deux niveaux – celui des grandes arcades et celui des fenêtres hautes – elle est conforme aux canons de l'époque. Seule la mouluration horizontale

qui anime la paroi murale intermédiaire doit être considérée comme précoce. Même les piliers carrés, couronnés par une simple imposte, s'inscrivent dans la tradition, comme d'ailleurs la vaste crypte orientale qui s'étend sous le chœur exhaussé. Comme souvent, on n'y a plus accès que par un seul côté – en l'occurrence ici le côté sud – ce qui prive le visiteur actuel de la possibilité d'emboîter le pas à ses ancêtres. En effet au Moyen Âge, on pénétrait dans les cryptes par un côté et on ressortait de l'autre. De même, on ne peut plus se purifier à la source sacrée qui y était captée. Rien par contre n'empêche de passer sous les reliques de la sainte, conservées dans le chœur : deux piliers robustes marquent l'endroit où peut s'exécuter le rite séculaire. Cette crypte-halle est couverte d'une voûte d'arêtes. À l'origine, elle était entourée de haloirs, sorte de couloirs extérieurs qui permettaient d'y accéder aussi par l'est, sans perturber les offices. Aujourd'hui, ce qui attire sans doute le plus l'attention, ce sont les imposants tas de charge qui prolongent les chapiteaux (refaits) des colonnes. L'impression d'efflorescence minérale qu'ils génèrent est vraiment très forte. C'est par le chœur qu'il convient de terminer la visite des parties ottoniennes de la collégiale. En effet, le chantier a débuté par l'ouest pour se terminer par lui. Il est précédé d'un transept plus vaste que celui de l'ouest, ce qui est à la fois une tradition régionale et le signe d'une certaine postériorité. Quant au sanctuaire proprement dit, primitivement voûté en berceau, il porte lui aussi la marque d'une époque plus avancée. Il faut toutefois savoir que la richesse et la complexité de son décor mural composé d'un savant jeu d'arcatures

Nivelles. Sainte-Gertrude. Chœur. Paroi latérale nord.



Nivelles. Sainte-Gertrude. Vue intérieure vers le chœur.



et de colonnettes s'explique en partie par des remaniements du XII^e siècle. L'art ottonien ayant été généralement rebelle à toute forme d'ornementation plastique en dehors du décor architectural, on ne s'étonnera guère de ne pas trouver de sculpture en bas- ou en haut-relief appartenant à cette campagne de construction. Le pignon Saint-Pierre et les portails sculptés qui accueillent le visiteur à l'ouest sont beaucoup plus récents et ressortissent pleinement à l'art roman. On y reviendra plus loin.

Seule en fait, la prestigieuse abbatale de Stavelot (Liège), construite sous l'abbatiat de Poppon et consacrée en 1040 en présence de l'empereur Henri III, se distinguait du groupe d'églises de type purement ottonien, élevées dans le diocèse de Liège et de manière générale, dans l'aire d'influence germanique . On peut encore voir la « restitution » archéologique des fondations de l'église. Et dans le magnifique Musée historique de la principauté de Stavelot-Malmédy adjacent, il est même possible d'en faire la visite virtuelle en 3D ! Ce qui était surtout original dans cet édifice était la manière dont étaient conçus le chœur oriental et son transept. Ici en effet, les croisillons ainsi que leurs retours étaient dotés d'un collatéral qui se prolongeait en déambulatoire autour du chœur hémisphérique. Ce parti fut repris à l'abbaye de Brauweiler (Rhénanie du nord), fondation du même abbé Poppon, sous une forme perfectionnée : les croisillons furent arrondis pour dessiner une forme triconque. Cette conception spatiale originaire de France était révolutionnaire en région mosane car elle y introduisait un concept nouveau : celui d'unification de l'espace. Joints

désormais l'un à l'autre par le collatéral, le chœur et son transept n'apparaissent plus comme des volumes distincts juxtaposés. On passait donc à ce niveau d'une conception d'essence carolingienne de l'édifice composé de cellules spatiales autonomes à une conception déjà romane où les espaces sont reliés entre eux. La voûte, élément unificateur par excellence, n'avait pas encore fait son apparition à Stavelot mais cela n'empêchait guère l'introduction d'un esprit nouveau. Curieusement, cet élan novateur se trouvait contrarié par la présence incongrue d'une petite structure annexe à l'extrémité du chœur : la crypte extérieure simplement juxtaposée à lui. Et bien qu'on pût y pénétrer par les collatéraux, son existence réintroduisait dans cette église le concept ancien d'espace dissocié. Ailleurs, on le verra plus loin, cette crypte s'insérait parfaitement dans la structure générale de l'édifice conçu comme un jeu de cubes. Mais ici vraiment, sa présence hautement individualisée était choquante à proximité du bloc homogène transept-chœur.

Les édifices de moyenne envergure

L'abbatiale de Stavelot exceptée, les grands édifices religieux de la première moitié du XI^e siècle étaient donc de type ottonien. Les églises de moyenne envergure le sont également, sans présenter toutefois l'ensemble des composantes qui caractérisaient les premières. On y retrouve ainsi une même bipolarité, quoique simplifiée, et des volumes géométriques stricts.